

Renoir et Cézanne

L'un est de 39, l'autre de 41 : autant dire que Cézanne et Renoir sont de la même génération. Picasso ayant décrété que Cézanne était « *notre père à tous* », les thuriféraires de l'avant-garde firent de Renoir le mauvais exemple, l'impressionniste soupe, celui qui a mal tourné puisqu'il ne tourna pas le dos à la figuration. De plus, imaginez-vous, ce pauvre garçon avait la naïveté de prétendre que « *un tableau doit être une chose aimable, joyeuse et jolie, oui jolie* ». On voudrait faire de Renoir un attardé. Mais que dire alors de cette assertion de Cézanne, dans une lettre adressée à Gasquet en 1902 : « *Je méprise tous les peintres vivants sauf Monet et Renoir, et je veux réussir par le travail* » ?

Les liens qui unissent Cézanne et Renoir ne sont pas seulement de circonstance générationnelle. Leur recherche de la lumière et de la forme par la couleur est très proche, et chacun se nourrit du travail de l'autre. Renoir, contrairement à Cézanne, est né avec les complémentaires dans l'œil. Il est le magicien de la couleur ; Meier-Graefe, analyse ainsi la grande « Lise », qu'il rapproche de Velasquez : « *Les nombreux tons de blanc semblent posséder tous les charmes du contraste, sans compter l'opposition puissante du noir pompeux de l'écharpe et du rouge de certains détails. (...) Le ton de la chair se réchauffe par le rouge, qui parcourt toute une gamme d'intervalles bien mesurés (depuis les coraux des boucles d'oreilles, le ruban du cou, jusqu'au teint jaune rosé du visage), fait paraître la neige de la robe encore plus blanche et plus tendre et gagne lui-même sa chaleur auprès du blanc le plus froid* ». Cet instinct de la couleur, que l'on pourrait facilement qualifier d'animal, est surtout le résultat d'un travail acharné. De même Cézanne, que l'on pourrait prendre pour un dogmatique agile à manier les concepts, si l'on écoutait les critiques, n'avance qu'en travaillant, et même très péniblement. Le résultat est d'une clarté évidente, qui nous fait oublier toute les souffrances endurées pour en arriver là.

Renoir accepte la prééminence de Cézanne, et cherche à le mettre en avant, à le faire émerger. En 1875, il entraîne Victor Choquet, son amateur, à acheter trois Cézanne au père Tanguy. De même, c'est lui qui pousse Vollard à s'intéresser à Cézanne en 1895. Renoir achètera à Vollard deux Cézanne en 1896, et aura quatre tableaux du maître d'Aix dans sa collection. Les liens entre les deux peintres se sont resserrés à la maturité, vers 1880. En 1882, après son voyage en Italie, Renoir rejoint Cézanne à l'Estaque ; ils peignent ensemble des paysages mais Renoir tombe malade ; Cézanne prend grand soin de lui et le rétablit. En 1883, il lui rend visite de nouveau, accompagné de Claude Monet. En 1885, Cézanne se rend chez Renoir à La-Roche-Guyon, près de Mantes. Cette période est pour Renoir un moment de recherche très intense, où il cherche à intégrer la leçon de Raphaël par la forme cernée (c'est ce qu'on appelle sa période ingresque), ainsi que les avancées spectaculaires de Cézanne dans le paysage. Cela donne un tableau étonnant de contraste et de force comme la « Baigneuse » de 1885 (Williamstown), de style *très frappé* ; le corps monumental à la Courbet, plein et gracieux, nous tourne le dos et la baigneuse observe tout en se coiffant le paysage, strié nerveusement comme une palette d'essai cézannien : la vie observe son principe.

En 1888, Renoir est invité au Jas de Bouffan, où il revient en 1895. Un jour où les deux amis travaillent sur le motif, Cézanne déchire des aquarelles ou des croquis qui ne le satisfont pas ; Renoir s'empresse de les ramasser pour sauver les miettes du génie. Les deux peintres s'adorent, bien que leurs caractères les séparent occasionnellement. Ainsi en 1888, Renoir s'échappe rapidement d'Aix, « *à cause de l'avarice noire qui règne dans la maison* » du Jas de Bouffan. Les contacts semblent s'estomper en même temps que la vieillesse les fixe à leurs ateliers respectifs, mais leur peinture est à jamais redevable de l'autre ; tous deux s'éteignent sous le soleil du Midi, dans la fournaise de la lumière : ils commencent enfin à y « *comprendre quelque chose* ».